

L'ARGENT DE ZOLA, TÉMOIN DE L'ESSOR DE LA BOURSE ET DES BANQUES DANS LA FRANCE DU XIX^{ÈME} SIÈCLE

Gnacabi Prince Albert KOUACOU

Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire)

Laboratoire : LLITEC

kouacouprincealb@yahoo.fr

Résumé : Émile Zola – dans *L'Argent*, dix-huitième volume de la série des *Rougon-Macquart* – se fait le témoin historique de l'essor de la Bourse et des Banques sous le Second Empire. En effet, la bourse constitue, pour le romancier réaliste, un efficace point d'optique en ce qu'elle concentre les dispositifs propres à l'exercice des banques d'affaires. La Bourse est donc un « cœur » qui impulse la vie, le ferment de toute végétation sociale, le terreau nécessaire aux grands travaux qui facilitent l'existence, même si elle comporte des risques. De fait, Zola explore et décrit de façon lucide et prémonitoire les rouages du développement socio-économique qui réside dans la maîtrise des modes de circulation accélérée de l'argent, des mécanismes modernes des actions, des valeurs immatérielles.

Mots clés : Banque, Bourse, Développement, Littérature, Témoignage

***L'Argent* by Emile Zola, a Witness to the Rise of the Stock Exchange and Banks in 19th Century France**

Abstract: Émile Zola – in *L'Argent*, the eighteenth volume of the *Rougon-Macquart* series – is the historical witness of the rise of the Stock Exchange and the Banks under the Second Empire. Indeed, for the realist novelist, the stock market is an effective optical point in that it gathers the devices that are specific to the practice of investment banking. The Stock Exchange is thus a “heart” that drives life, the ferment of all social vegetation, the necessary soil for the great works that facilitate life, even if it involves risks. In fact, Zola explores and describes in a lucid and premonitory way

the workings of the socio-economic development underlining the mastery of accelerated circulation of money, modern mechanisms of shares, and intangible values.

Keywords: Bank, Development, Literature, Stock market Testimony

Introduction

Dans *Les Rougon-Macquart*, Émile Zola se veut autant romancier qu'historien préoccupé par la réalité des faits. Son discours se nourrissant de l'actualité sociale et économique du XIX^e siècle dont il relate, du reste, le déroulement historique tout en demeurant créatif. C'est pourquoi, selon H. Mitterand, il n'est pas inutile de rappeler comment il avait déjà, lui-même, défini le roman : « la compilation des documents humains, [...] l'humanité vue et peinte, résumée en des créations réelles et éternelles. » (1990, p.7) Il affirme, à ce propos, qu'« il y a dans la production narrative de Zola – romans et nouvelles – la matière d'une ethnographie, voire d'une anthropologie des sociétés françaises du XIX^e siècle.» (Ibid., p.7) Ainsi, dans *L'Argent* (1891), Zola se mue-t-il en observateur de l'évolution et du développement des grands mouvements économiques de son temps : le capitalisme triomphant, la création des banques d'affaires, les mécanismes de spéculation financière, les krachs boursiers et les échauffements économiques qui s'opèrent sous le Second Empire. *L'Argent* est bien, à ce titre, un roman réaliste qui s'appuie, selon le mot de P. Hamon (1982, p. 136),

Sur une méga (extra) Histoire qui, en filigrane, le double, l'éclaire, le prédétermine, et crée chez le lecteur des lignes de frayage de moindre résistance, de prévisibilités, un système d'attente, en revoyant implicitement ou explicitement (par la citation, par le nom propre, par l'allusion, etc.) à un texte déjà écrit qu'il connaît.

Pour lui, le texte réaliste privilégiera l'Histoire qu'il situera aussi proche que possible de son lecteur. En cette perspective, on peut considérer le roman de Zola comme le lieu qui décrit un moment historique charnière en France, celui du 19^{ème} siècle. C'est, en effet, une inflexion importante où l'on peut observer les grandes mutations qui intéressent les historiens de cette époque : le passage de l'Ancien Régime aristocratique à celui de l'avènement de la Haute Finance et de la Bourse.

La présente étude va se situer sous cet angle. Il s'agira, pour nous, en effet, de montrer comment le romancier se comporte en témoin dans cette fiction narrative ; comment il s'intéresse aux indices déterminant les mutations qui s'opèrent, bref à l'Histoire qui a, ici, valeur de substrat inventif. Ce sont ces mécanismes voire ces modalités qui traduisent le développement de la France sous le Second Empire, notamment par le biais de la Bourse et de la Banque, que nous tenterons de mettre en évidence à l'aune de ce que *L'Argent* de Zola propose.

De fait, l'objectif de cette étude est de montrer que le romancier Zola a pu présenter quelques aspects du développement économique et social, en France, sous le Second Empire, en se servant d'une fiction narrative. Ce qui établit un lien indiscutable entre littérature et développement auquel cet article s'attache.

Notre approche littéraire sera ainsi tenue par la démarche des historiens préoccupée par la chronologie des événements qui ont conduit, comme *L'Argent* en témoigne si bien, à un nouveau type de société en France à l'époque de Zola : une société capitaliste découlant de l'essor de la Bourse et des Banques.

Cependant, comme il s'agit en même temps d'un texte littéraire, notre analyse va prendre en compte les catégories

que la critique littéraire considère au premier chef : les personnages, les événements et les lieux.

1. Les personnages

Le personnage, chez Zola, est toujours « signifiant ». Dans *L'Argent*, il s'agit surtout des grandes figures du monde socio-économique du Second Empire qui s'incarnent, en cette fiction, dans le conflit "Saccard et Gundermann", pendant de celui opposant Bontoux le représentant de la banque catholique et le Baron de Rothschild, représentant de la haute banque juive. Ces personnages traduisent, en effet, parfaitement les enjeux économiques qui ont traversé la France de cette époque.

1.1. Aristide Saccard

Historiquement, Saccard est un personnage qui apparaît, pour la première fois, dans *La Curée*, sous le nom d'Aristide Rougon. C'était un homme d'affaires riche par le biais de la spéculation immobilière mais qui a fini ruiné. Il réapparaît, dans *L'Argent*, cette fois, pour se relancer dans la spéculation boursière. Le choix n'est pas anodin. L'époque était propice aux affaires, du moins, l'ordre capitaliste s'imposait. Nicolas Stoskopf (2011, 13, pp.34-41) nous rappelle d'ailleurs que « le Second Empire est marqué du sceau de l'affairisme : les chemins de fer [...], la révolution bancaire, la fièvre de la spéculation boursière... » Aristide Rougon aime les « affaires » et choisit même un nom – Saccard – qui motive bien son faire. Un nom qui rime avec « sac » d'argent car « On dirait que l'on compte les pièces de cent sous. » (*La Curée*, 1871).

Pour en revenir au texte qui nous concerne, on y retrouve ces faits, de surcroît, tous attestés par l'Histoire. Comment donc ? Saccard, qui représente le milieu catholique, crée la

Banque Universelle pour concurrencer la Haute Banque juive :

Ce fut [...] le 5 octobre, que Saccard, assisté d'Hamelin et de Daigremont, se rendit chez M^e Lelorrain, notaire, rue Sainte-Anne ; et l'acte fut reçu, qui constituait, sous la dénomination de société de la Banque Universelle, une société anonyme, au capital de vingt-cinq millions, divisés en cinquante mille actions de cinq mille francs chacune, dont le quart seul était exigible. (E. Zola, 1891, p. 183)

Cette Banque, une maison de crédit, destinée à financer les projets démentiels, choisit, comme activité de premier ordre, la Bourse qui renvoie aux mécanismes modernes de l'actionnariat, des valeurs et de la spéculation. Mais, pourquoi Saccard a-t-il opté pour la spéculation boursière au lieu des obligations suggérées par Mme Caroline ? Sans doute parce que la Bourse constitue, à cette époque, un nouvel essor économique des marchés à terme. Bien plus, Saccard, avide d'argent, se fait l'avocat de la spéculation (la dématérialisation de la masse monétaire) parce qu'il la considère comme le sang, la sève vivifiante qui irrigue l'économie de l'époque. Celle qui permet, incontestablement à ses yeux, la réalisation de grands projets de développement :

Comprenez donc que la spéculation, le jeu est le rouage central, le cœur même, dans une vaste affaire comme la notre. Oui ! il appelle le sang, il le prend partout par petits ruisseaux, l'amasse, le renvoie à des fleuves dans tous les sens, établit une énorme circulation d'argent, qui est la vie même des grandes affaires. Sans lui, les grands mouvements de capitaux, les grands travaux civilisateurs qui en résultent, sont radicalement impossibles... (E. Zola, 1891, p. 164)

Ainsi, ajoute-t-il, « [...] le jeu [la spéculation] est l'âme même, le foyer, la flamme de cette géante mécanique que je

rêve ! » (E. Zola, 1891, p.165) La spéculation apparaît comme le terreau formidable pour la création de vie : mise en valeur de Paris, construction de chemins de fer, édification d'énormes entreprises modernes. Vu sous cet angle, Saccard est, selon C. Becker (2004, p.36.), « le type de l'homme [d'affaires] du XIX^e siècle triomphant. »

De là, également, Saccard fait, symboliquement, dans *L'Argent*, couple avec trois figures historiques de l'entrepreneuriat sous le Second Empire : François Zola (le père d'Émile Zola), Paul Eugène Bontoux et Louis Napoléon III. De prime abord, il s'inspire de François Zola, l'entrepreneur moderne engagé dans le progrès social. « Cet ingénieur d'origine italienne, que la ville d'Aix-en-Provence avait choisi pour construire un ensemble de barrage et canal destiné à alimenter la ville en eau... » (C. Becker, *Op.cit.*, p.27).

Ensuite, derrière la figure de Saccard – nous l'avons déjà indiqué – se profile parfaitement celle de Paul Eugène Bontoux « Fondateur, en 1878, de l'Union Générale, banque d'inspiration catholique... » ([En ligne] <https://www.larousse.fr/> encyclopédie). Il était ainsi le grand rival de Rothschild, Fondateur de la Maison Rothschild de Paris.

Enfin, il y a cette métaphore qui parcourt *L'Argent* de Zola et qui fait de Saccard un avatar de Napoléon III. À l'image de l'empereur, Saccard entend conquérir le monde : « La haute figure de Napoléon le frappa davantage, allant guerroyer là-bas [en Orient], dans un but grandiose et mystérieux. » (E. Zola, 1891, p.120) Il faut donc admettre que Saccard, en créant la Banque l'Universelle, s'inscrit dans la logique de Louis-Napoléon III ; celle qui consiste à démocratiser le système financier en l'ouvrant au petit épargnant. Pour atteindre une telle fin économique, « Investissez » devient le mot d'ordre du Second Empire [...] » (W. Smith, 2007, p.280).

1.2. *Gundermann*

L'autre personnage emblématique des luttes économiques de l'époque est *Gundermann*. Il représente, dans ce livre, le banquier juif James Rothschild (1792-1868), Fondateur de la Maison Rothschild de Paris. À l'instar de Rothschild, *Gunderman* est « le banquier roi, le maître de la Bourse et du monde... » (E. Zola, 1891, p.53.) Il est le roi de l'or. Par conséquent, on le vénère, on se prosterne devant lui ; il est le symbole de la royauté, au-dessus même de Napoléon III : « *Gundermann* était le vrai maître, le roi tout-puissant, redouté et obéi de Paris. » (E. Zola, 1891, p.135) Ainsi, « [...] on pouvait déjà voir, dans Paris, un *Gundermann* régner sur le trône plus solide et plus respecté que celui de l'empereur. » (E. Zola, 1891, p.137) Cet homme, un véritable bourreau du travail, consacre toute son énergie à la gestion de ses affaires :

En moins d'un siècle, la monstrueuse fortune d'un milliard était née, avait poussé, débordé dans cette famille, par l'épargne, par l'heureux concours aussi des événements. Il y avait là comme une prédestination, aidée d'une intelligence vive, d'un travail acharné, d'un effort prudent et invincible, continuellement tendu vers le même but. (E. Zola, 1891, p.135)

On comprend, au regard de ce qui précède, que *Gundermann* incarne la figure tutélaire de la Haute Banque juive qui a fait fortune par le biais de la spéculation boursière.

2. Les événements

La France du XIXe siècle est marquée par des mutations profondes sur les plans social et économique : le déclin de l'Aristocratie et sa conversion, le conflit entre la banque catholique et la banque juive, le krach boursier...

2.1. Le déclin de l'Aristocratie et sa conversion

Au XIXe siècle, le déclin de l'Aristocratie consacre l'ascension de la doxa bourgeoise qui fait de l'argent la seule valeur à l'aune de laquelle tout se jauge et se juge. De fait, dans *L'Argent* de Zola, l'argent incarne une force qui bouscule les habitudes, même celles des Aristocrates qui finissent par se convertir, à leur tour, à cette nouvelle valeur (pourtant *a priori* contre-valeur pour eux). À partir de là, ils se lancent dans une course effrénée vers ce nouvel or, ce nouvel ordre économique et social. C'est le cas notamment de cette ancienne Aristocratie qui entoure Saccard et qui ne se fait aucun scrupule au moment de la création de la Banque universelle : la Comtesse de Beauvilliers, le Marquis de Bohain, le Comte de Ladricourt, la Princesse d'Orviedo, La Baronne Sandorff, etc., en sont les illustrations les plus expressives. Les de Beauvilliers, par exemple, semblent complètement dépassées. Leur fortune domaniale et l'économie physiocratique qui la sous-tend sont en effet marquées, selon Saccard, par un archaïsme. D'où cet avertissement brutal :

Mais, madame, personne ne vit plus de la terre... L'ancienne fortune domaniale est une forme caduque de la richesse, qui a cessé d'avoir sa raison d'être. Elle était la stagnation même de l'argent, dont nous avons décuplé la valeur, en le jetant dans la circulation, et par le papier-monnaie, et par les titres de toutes sortes, commerciaux et financiers. (E. Zola, 1891, p. 177)

C'est, pour Saccard, l'occasion de rappeler qu'il est impossible de pratiquer, au XIXe siècle, une économie féodale. D'autant que le renouvellement du monde passe par « l'argent liquide qui coule et qui pénètre partout. » (E. Zola, 1891, 177)

2.2. Le conflit banque catholique / banque juive

L'œuvre met en évidence le conflit entre deux Banques : la Banque catholique, représentée, dans le livre, par la Banque Universelle étant opposée à la Haute Banque juive. Il s'agit d'un conflit historique fonctionnalisé, ici, dans l'opposition entre Saccard (le Fondateur de la Banque universelle, Banque catholique) et Gundersmann (le Fondateur de la Haute Banque juive). Zola ne fait que reprendre l'Histoire, la méga histoire. Au niveau de la fiction, il représente ce conflit comme

une vraie guerre au couteau. Et, dans la clameur rou-lante qui croissait, grossie de toutes les conversations particulières, il n'y avait plus que ce duel féroce entre Gundersmann et Saccard. On ne distinguait pas les paroles, mais le bruit en était fait, c'était cela seul qui grondait si haut, l'entêtement calme et logique de l'un à vendre, l'enfièvrement de passion à toujours acheter qu'on soupçonnait chez l'autre. (E. Zola, 1891, pp. 380-381)

Cette opposition historique prend, dans *L'Argent*, un sens particulier qui rappelle l'opposition, ou du moins, la rivalité entre Bontoux (Fondateur de l'Union Générale) et Rothschild (Fondateur de la Maison Rothschild). Dans ce conflit, Saccard voyait trop grand et il en arrivait à des rêves extravagants de conquête, à une idée folle de triomphe : « La ruine prochaine de la Haute Banque juive était décrétée, le catholicisme allait avoir l'empire de l'argent, comme il avait eu celui des âmes. » (E. Zola, 1891, p.398)

Mais, *L'Argent* va bien au-delà de la rivalité historique entre la Banque catholique et la Haute Banque juive pour souligner le sentiment antisémite en lien avec l'économie. Les Juifs étant considérés comme des usuriers, des fossoyeurs de la civilisation chrétienne. Du reste, cette question juive n'est pas sans rappeler l'affaire Dreyfus, « un épisode qui doit intéresser, me semble-t-il, non seulement les

historiens, mais aussi, pourquoi pas ? les ethnologues : car il engage une réflexion sur le mode d'efficacité du discours public dans la cité. » (H. Mitterand, *Op.cit.*, 1990, p. 239)

Dans *L'Argent*, le discours antisémite est toujours relié au personnage de Saccard. De ce point de vue, A. Pagès (*Op.cit.*, 2004, p.109) fait remarquer que « Saccard est le seul antisémite du roman – le seul antisémite actif, se déclarant comme tel (ce trait est d'ailleurs expliqué par son origine méridionale). » Et, c'est contre Gundermann que s'exprime son antisémitisme. Bien plus, il dresse un réquisitoire contre la race juive :

Ah ! le juif ! il avait contre le juif l'antique rancune de race, qu'on trouve surtout dans le midi de la France ; et c'était comme une révolte de sa chair même, une répulsion de peau qui, à l'idée du moindre contact, l'emplissait de dégoût et de violence, en dehors de tout raisonnement, sans qu'il pût se vaincre. Mais le singulier était que lui, Saccard, ce terrible brasseur d'affaires, ce bourreau d'argent aux mains louches, perdait conscience de lui-même, dès qu'il s'agissait d'un juif, en parlait avec une âpreté, avec des indignations vengeresses [...] Il dressait le réquisitoire contre la race, cette race maudite qui n'a plus de patrie, plus de prince, qui vit en parasite chez les nations [...] » (E. Zola, 1891, pp.135-136)

Cependant, Zola est loin d'assumer les propos antisémites de son héros Saccard. Cette allusion à l'antisémitisme repose sur une réalité sociale de l'époque qui mérite qu'on s'y attarde. Ainsi, s'appuyant sur des stéréotypes, cet écrivain, épris de vérité et de justice, s'insurge contre les conflits qui minent la société du Second Empire. C'est, alors, assez peu dire que,

En écrivant *L'Argent*, Zola exprime le délire de ses contemporains sans le subir passivement. Passant de la « question juive » à la question de l'argent – sortant des

pièges de la « question juive », telle que son époque la conçoit – il s’interroge (plus qu’il ne l’a fait dans *La Curée* et dans *Au Bonheur des Dames*) sur la naissance du capitalisme moderne. Il perçoit que cette naissance capitaliste est liée à l’affrontement des grandes religions du monothéisme, la religion juive et la religion catholique. (A. Pagès, *Op.cit.*, 2004, p.115)

C’est pourquoi, Mme Caroline, prenant le relais de Zola, condamne la tirade antisémite de Saccard : « - Quelle singulière chose ! murmura tranquillement Mme Caroline, avec son vaste savoir, sa tolérance universelle. Pour moi, les juifs, ce sont des hommes comme les autres. S’ils sont à part, c’est qu’on les y a mis. » (E. Zola, 1891, p. 481)

2.3. Le krach boursier

En écrivant son roman, *L’Argent*, Zola s’est, à coup sûr, aussi inspiré, de manière réaliste, de certains scandales financiers de son temps notamment celui de Panama et surtout celui de la liquidation judiciaire de la Compagnie de Panama, le 4 février 1889 ; la faillite du Comptoir national d’escompte de Paris, ancêtre de BNP ; le krach de l’Union Générale (1881-1882), à l’issue duquel le banquier catholique Eugène Bontoux est condamné à cinq ans de prison.

Il est vrai, disons-le, que Saccard a hérité de quelques caractéristiques de Bontoux. Ainsi, comme son prédécesseur, il bénéficie du soutien de : « *L’Espérance*, le journal catholique [...] pour travailler au lancement de l’Universelle... » (E. Zola, p.231). Par ailleurs, Saccard a, à l’image de Bontoux, « l’idée géante de racheter toutes les actions, pour tenir les vendeurs à découvert, pieds et poings liés, à sa merci. » (E. Zola, p.400). Ce qui importe à Saccard, c’est justement faire monter l’action de la Banque au cours presque insensé de 3000 francs. Un niveau qu’elle atteindra, comme le fit en son temps l’action de l’Union Générale de

Bontoux. Pour finir, Saccard, tout comme Bontoux, est condamné – après la faillite de l'Universelle en janvier – à « cinq années d'emprisonnement et à trois mille francs d'amende. » (E. Zola, 1891, p.486)

3. Les lieux de la bourse

Le lieu, dans *L'Argent*, est sémantiquement attaché à la fonction, c'est-à-dire à ce qui s'y passe. Ici, la Bourse, objet de désir de Saccard, permet de répertorier trois lieux-symptômes de l'air du temps : le restaurant Champeaux, la place de la Bourse et ses environs et la chambre de l'usurier Busch.

3.1. Le restaurant Champeaux

Situé place de la Bourse, le restaurant Champeaux est identifié par le narrateur, surtout à l'arrivée de Saccard comme le lieu par excellence de rencontre des spéculateurs et de l'argent métaphorisé par l'or : « Onze heures venaient de sonner à la Bourse, lorsque Saccard entra chez Champeaux, dans la salle blanc et or, dont les deux hautes fenêtres donnent sur la place. » (E. Zola, p.41) Cette identification du lieu (le Champeaux), dans le texte, suffit à rendre les événements, du moins, les activités de spéculation boursière probables, c'est-à-dire à leur donner l'illusion du réel. Il est donc évident qu'on ne peut imaginer ces événements zoliens en dehors du cadre spatial qui leur est affecté. De ce fait, H. Mitterand (1980, p. 194) considère le lieu comme déclencheur de l'action narrative car il rend « [...] l'histoire imaginée plus réelle. »

Le Champeaux, ainsi sémantiquement codé, remplit alors diverses fonctions comme à l'effet d'une sémiotique parlante : c'est un poste d'observation, un lieu de rencontres et de concertations, un lieu de savoir. Tout se déroule, en fait, selon le foyer optique du personnage (Saccard) qui observe et qui cherche à décrypter les moindres détails

relatifs aux expressions de l'or et de l'argent. En cela, remarque Béatrice Larroux (2011) : « Livré depuis le poste d'observation de Saccard assis dans l'embrasure d'une des fenêtres, l'intérieur [du Champeaux] obéit à des rituels codifiés et tombe sous le regard du personnage épiant le mouvement du personnel de la Bourse présent dans le restaurant. » Par ailleurs, la présence de l'agent de change Mazaud, celle des spéculateurs tels Amadiou, Pillerault, Moser, Salmon (E. Zola, 1891, p.42) et des « remisiers [qui], à chaque minute, en faisaient battre les portes » (E. Zola, *Op.cit.*, 1891, p.45), tout cela fait du restaurant le prolongement de la Bourse. Il fait même corps avec cette dernière. En ce sens, écrit B. Larroux (2011) : « Ce début peut faire alors violence à un lecteur qui subit le vocabulaire de la Bourse. » Enfin, le restaurant – lieu de savoir sur les réalités de la spéculation boursière – permet une mise en situation réelle du récit. Il sert ainsi d'ouverture sur l'extérieur, c'est-à-dire sur la Bourse et les rues environnantes. Bref, Zola, à travers ce lieu, peint une atmosphère et une ambiance d'un temps dominé par la fièvre de l'or.

3.2. La place de la Bourse et ses environs

La place de la Bourse et ses alentours – à l'époque de Napoléon III – sont livrés par le narrateur suivant l'itinéraire de Saccard. Frustré par l'accueil réservé à Gundermann au restaurant Champeaux, il « sortit, laissant derrière lui le brouhaha ardent de la salle, où tout le monde se bousculait, pour ne pas manquer l'ouverture de Bourse [...] » (E. Zola, 1891, p. 54.) Il se retrouve, dès lors, dans « les rues qui environnent la Bourse de Paris et qui conduisent à cet édifice financier et à la place [centrale] qui la jouxte. » (J.M. Kouakou, 2018, pp. 239-240) Mais, « le texte [...] transcende l'individualité des rues et les considère toutes ensemble autour du square qui détermine leur rapport à la Bourse,

c'est-à-dire à l'argent [...] » (*Id.*) Un tel contexte de figuration a manifestement pour but de signifier que Bourse et rues environnantes ont toujours – dans *L'Argent* de Zola – partie liée, en effet, par le sens topographique.

À l'extérieur, est réservée une importance particulière à la place et aux rues. De fait, le personnage, depuis l'embrasement de la fenêtre du restaurant Champeaux, saisit cette place avec les rues qui conduisent inexorablement à elle. Ces liens étroits entre place et rues déterminent, dans son entendement, une unité, ici définie par le carré des quatre carrefours qu'elle condense en somme. Elle est ainsi décrite en lien avec

[...] l'heure active où la ville de Paris semble affluer sur cette place centrale, entre la rue Montmartre et la rue Richelieu, les artères engorgées qui charrient la foule. Des quatre carrefours, ouverts aux quatre angles de la place, des flots ininterrompus de voitures coulaient, sillonnant le pavé, au milieu des remous d'une cohue de piétons. Sans arrêt les deux files des fiacres des stations, le long des grilles, se rompaient et se reformaient ; tandis que, sur la rue Vivienne, les victorias des remisiers s'allongeaient en un rang pressé, que dominaient les cochers, guides en main, prêts à fouetter au premier ordre. (E. Zola, 1891, pp.54-55)

Par ce fait, la place de la Bourse est un condensé de ces rues qui, du reste, deviennent, elles aussi, des lieux fortement connotés, des « lieux d'argent » parce qu'elles établissent une relation avec ce qui s'y passe (avec l'activité boursière). Finalement, les rues autour de la Bourse, du fait de leur relation avec l'argent, s'érigent – par métaphore – en des rues bourgeoises. C'est donc autour de cette place, comme dit JM. Kouakou (*Op.cit.*, p.243) « le cœur historique de Paris des finances », que Saccard rôde, tourne autour de sa proie : « Il pénétra par l'angle de droite, sous les arbres qui font face à la rue de la Banque, et tout de suite il tomba

sur la petite bourse des valeurs déclassées, les « "Pieds humides" [...] » (E. Zola, 1891, p. 56) Obsédé par son objet de quête – les lieux boursiers – « Saccard fut surpris par la voix de la haute Bourse, qui déferlait avec entêtement du flux à son retour. » (E. Zola, 1891, p. 65)

La place et ses alentours (les rues) invitent justement à comprendre leurs fonctions et leurs intérêts dans ce livre de Zola, mais en même temps le mouvement que suit Saccard. Ce dernier étant appâté par l'argent que cette place incarne à travers les mécanismes de la spéculation boursière. Mais, un troisième lieu d'ouverture sur la Bourse – susceptible d'amener Saccard à être en conjonction avec l'objet de désir (l'argent) – est l'univers (l'appartement) de l'usurier Busch.

3.3. L'appartement de l'usurier Busch

L'ouverture sur la Bourse depuis la fenêtre de l'appartement de l'usurier Busch, situé au cinquième étage, rue Feydeau, rappelle – au demeurant – l'embrasure de la fenêtre du restaurant Champeaux. Du coup, cet appartement, malgré l'opposition de son frère Sigismond à l'idée de spéculation, devient le prolongement de la Bourse du fait du traitement des affaires délaissées. C'est même du reste la petite bourse : « Une de ses grosses affaires était le trafic sur les valeurs dépréciées ; il les centralisait, il servait d'intermédiaire entre la petite Bourse et des « pieds humides » et les banqueroutes, qui ont des trous à combler dans leur bilan... » (E. Zola, 1891, p. 67.) De là, Saccard domine désormais la place ; il est en surplomb. Il n'est plus dominé pour ainsi dire. Il se rend donc compte que :

Jamais, en effet, il ne l'avait vue sous un si singulier aspect, à vol d'oiseau, avec les quatre vastes pentes de zinc de sa toiture, extraordinairement développées, hérissées d'une forêt de tuyaux. Les pointes des paratonnerres se dressaient, pareilles à des lances

gigantesques menaçant le ciel. Et le mouvement lui-même n'était plus qu'un cube de pierre, strié régulièrement par les colonnes, un cube d'un gris sale, nu et laid, planté d'un drapeau en loques. Mais, surtout, les marches et le péristyle l'étonnaient, piquetés de fourmis noires, toute une fourmilière en révolution, s'agitant, et se donnant un mouvement énorme, qu'on ne s'expliquait plus, de si haut, qu'on prenait en pitié. (E. Zola, 1891, p. 79.)

À partir cette perception en plongée, Saccard voit très exactement l'édifice (la Bourse) et l'engouement des spéculateurs et autres agents de ce secteur d'activité. Une atmosphère de vie se régénère de cette perception de Saccard tout captivé et comme enivré.

Conclusion

On l'aura compris, la démarche du romancier Zola est marquée par le souci de présenter, à l'aune de son roman *L'Argent*, quelques aspects historiques du développement économique et social, en France, sous le Second Empire, par le biais d'une fiction narrative. Le travail qu'il conduit le situe puissamment dans son temps et l'inscrit avec force dans la société capitaliste découlant de l'essor de la Bourse et des Banques. Qu'il s'agisse des personnages, des événements et des lieux, le récit fonctionne, en tant que fiction, telle une courbe asymptotique à la réalité historique. Partant, Zola met, ici, en jeu des personnages en conflit, tels Saccard et Gundermann, qui incarnent des figures historiques du monde des finances sous le Second Empire. Ce sont Paul Eugène Bontoux (Fondateur de l'Union Générale) et James Rothschild (Fondateur de la Haute Banque juive : la Maison Rothschild de Paris). Par ailleurs, le romancier y rappelle, comme un historien, certains événements majeurs ayant marqué le 19^e siècle notamment

le déclin de l'Aristocratie et sa conversion, le conflit banque catholique / banque juive et le krach boursier. Enfin, la place de la Bourse de Paris et ses environs (le restaurant Champeaux, la place de la Bourse, les rues et la chambre de l'usurier Busch) ont également fait l'objet, de la part du romancier, d'un récit testimonial.

Références bibliographiques

- BARTHES Roland et al., 1982, *Littérature et réalité*, Paris, Édition du Seuil, 187p.
- BECKER Colette, 2004, « Zola et l'argent », *Les Cahiers Naturalistes* », *L'Argent, Roman de la Bourse, L'expression du féminin, Correspondances littéraires, Intertextualités*, Dir. PAGÈS Alain, N° 78, Société littéraire des Amis d'Emile Zola et Editions GRASSET pp. 27-40
- BIHOREAU Dominique, 1995, *La pensée politique et sociale en France au XIXe siècle*, Paris, ellipses, 160p.
- KOUAKOU Jean-Marie, « Les rues de *L'Argent*, les rues de la Bourse », in *La Rue dans tous ses états*, Béatrice N'Guessan LARROUX, Paris, L'Harmattan, 2018, 409 p.
- LARROUX N'Guessan Béatrice, « Par où commencer ? Sur l'entrée en fiction de *L'Argent* », *Littératures* [En ligne], 64 I 2011, mis en ligne le 03 août 2016, consulté le 23 avril 2023. URL <http://journals.openedition.org/litteratures/503> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/litteratures.503>.
- MITTERAND Henri, *Le discours du roman*, Paris, Ed. PUF Ecriture, 1980.

MITTERAND Henri, 1990, *Zola. L'histoire et la fiction*, Paris, Puf, 294p.

NARTEAU Carole et NOUAILHAC Irène, 2005, *Littérature française, Les grands mouvements littéraires du Moyen Age au XX^e Siècle*, Paris, Libro, 383p.

PAGÈS Alain, 2004, « Zola face à l'antisémitisme. De la « question juive » à la question de l'argent », *Les Cahiers Naturalistes* », *L'Argent, Roman de la Bourse, L'expression du féminin, Correspondances littéraires, Intertextualités*, Dir. PAGÈS Alain, N° 78, Société littéraire des Amis d'Emile Zola et Editions GRASSET, pp.103-115

SMITH William, 2007, *Napoléon III*, Paris, Nouveau Monde éditions, 445p.

ZOLA Emile, 1891, Rééd. 1972, *L'Argent*, Paris, Gallimard, 497p.

([En ligne] [https : // www.larousse.fr/encyclopédie](https://www.larousse.fr/encyclopédie)), Consulté le 24 avril 2023.